

Lors de la rencontre d'un atomcule et d'un atome d'hélium, la barrière d'énergie à franchir est très élevée : le plus souvent, les deux espèces se repoussent et l'atomcule survit relativement longtemps dans l'hélium pur. Au contraire, dans le cas de la rencontre d'un atomcule et d'une molécule de dihydrogène, la barrière d'énergie est environ 150 fois plus faible. Ceci, pourtant, n'explique qu'en partie la facilité avec laquelle le dihydrogène réagit avec les atomcules. En effet, la réaction ne devrait pas se produire aux très basses températures, quand l'énergie d'agitation des atomes et des molé-

cules est inférieure à l'énergie qu'il leur faudrait pour franchir la barrière. C'est compter sans la nature quantique du mouvement des noyaux légers (protons et antiprotons) qui leur permet de franchir l'obstacle par effet tunnel : au lieu d'escalader la barrière d'énergie, ces espèces chimiques la traversent. Par ce mécanisme, les deux noyaux se rencontrent et s'annihilent, sans passer par les étapes intermédiaires de haute énergie.

Ces étranges franchissements quantiques entrent en jeu dans la chimie des gaz froids interstellaires, notamment lors des collisions à basse tempé-

rature mettant en jeu des molécules (l'ammoniac NH_3 , par exemple) ou des radicaux (OH^*). Aujourd'hui, les probabilités de réaction d'un atomcule sont connues pour chacun de ses états quantiques. Les réactions de l'atomcule pourraient servir de système de référence pour l'étude des réactions chimiques qui se produisent dans les gaz interstellaires. Si nous apprenons à utiliser les atomcules pour explorer ces phénomènes, ils sortiront de leur statut de curiosité pour devenir un outil pour les chimistes et pour les astrophysiciens.

Sébastien SAUGE et Pierre VALIRON
Observatoire de Grenoble

Un dinosaure géant

L'herbivore découvert en Égypte était plus gros que Diplodocus

Les restes d'un sauropode géant, viennent d'être découverts près de l'oasis de Bahariya, dans le désert égyptien. Déjà fouillé avant la Première Guerre mondiale par le paléontologue allemand Ernst Stromer von Reichenbach (1871-1952), ce site avait livré un grand nombre d'ossements fossiles, qui furent détruits lors d'un bombardement allié à Munich, en 1944. Toutefois, les restes avaient été décrits en détail dans une série de monographies publiées entre les deux guerres sous le titre de *Résultats des voyages d'étude du Professeur E. Stromer dans les déserts d'Égypte*. Stromer avait découvert les restes de nombreux vertébrés, notamment des dipneustes (des «poissons à poumons»), des crocodiles et des serpents primitifs. Parmi les dinosaures figuraient trois très grands carnivores qui dépassaient une douzaine de mètres de hauteur, ainsi que l'herbivore *Aegyptosaurus*, de la famille des titanosauridés (de grands dinosaures herbivores du groupe des sauropodes, dont le corps était généralement recouvert de grosses plaques osseuses).

De quand dataient ces fossiles ? Les sites égyptiens constituent la terminaison orientale d'une vaste bande de terres du Crétacé supérieur (plus précisément du Cénomanién, entre -99 et -93 millions d'années) qui affleure dans tout le Maghreb, depuis le Sud marocain jusqu'à l'Ouest, en passant par l'Algérie, le Sud tunisien et la Libye. De nombreux restes de vertébrés continentaux y ont été découverts.

À Bahariya, les paléontologues ont récemment découvert plusieurs osse-

ments d'un titanosauridé, qui serait une forme différente d'*Aegyptosaurus*. Ils l'ont baptisé *Paralititan strombe* : le nom de genre évoque le fait que ce géant a été découvert dans des dépôts géologiques qui se sont formés en milieu paralaque, c'est-à-dire non loin de la mer ; celui de l'espèce fait référence à Ernst Stromer. Les paléontologues ont exhumé quelques très grosses vertèbres caudales, quelques côtes et des os de pattes antérieures, dont un humérus de 1,69 mètre de longueur. On en déduit que *Paralititan* mesurait près de 30 mètres de longueur et pesait entre 60 et 80 tonnes. Ces mensurations le placent dans la catégorie des très gros dinosaures, peu après *Argentinosaurus*, considéré aujourd'hui comme le plus gros dinosaure connu (découvert en Argentine en 1990, il mesurait plus de 30 mètres de longueur, huit mètres de hauteur et pesait 90 tonnes, soit l'équivalent d'une quinzaine d'éléphants). *Paralititan* était le contemporain d'un autre sauropode énorme découvert dans le Sud marocain en 1954. Certaines de ses vertèbres mesurent 1,50 mètre de hauteur, et l'animal atteignait probablement 35 à 40 mètres de longueur.

Avec la découverte du nouvel animal fossile égyptien, les dinosaures herbivores géants du Crétacé supérieur (de -99 à -65 millions d'années environ) détrônent définitivement les géants plus «classiques» de la fin du Jurassique (de -154 à -135 millions d'années environ), tels *Brachiosaurus* et *Diplodocus* ; seul *Seismosaurus*, découvert plus récemment, atteignait probablement 30 mètres de longueur. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, certains paléontologues pensaient que les très gros dinosaures avaient décliné, puis disparu à la fin du Jurassique. L'intensification des recherches sur les écosystèmes continentaux de l'ère

secondaire (de -250 à -65 millions d'années) entraîne depuis une vingtaine d'années un flot ininterrompu de découvertes dans le monde entier, qui ont infirmé cette hypothèse, uniquement fondée sur l'absence de fossiles de dinosaures géants postérieurs au Jurassique.

Aujourd'hui, on sait que ces énormes herbivores de plus de 40 tonnes étaient courants non seulement au Jurassique supérieur, mais également plus tard, pendant tout le Crétacé. En revanche, ils ont disparu il y a 65 millions d'années, en même temps que les autres dinosaures. Le plus gros mammifère connu après cette époque ne pesait que 15 tonnes.

Jean LE Lœuff, Musée d'Espéraza



Près de l'Oasis de Bahariya, les paléontologues ont découvert un humérus de 1,69 mètre : le dinosaure entier devait mesurer 30 mètres de longueur et peser 70 tonnes environ (on a représenté un éléphant à la même échelle).

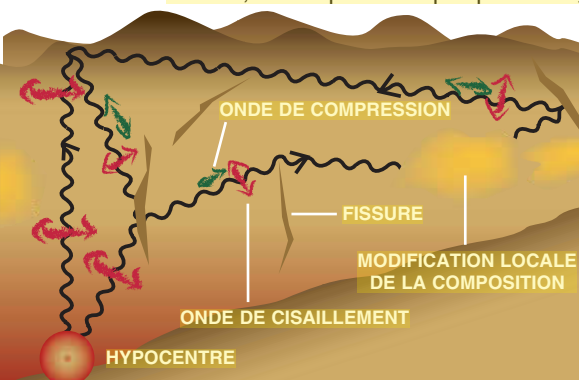
La brume sismique

À la fin d'un séisme, les dernières secousses résultent d'ondes sismiques diffusées plusieurs fois.

La croûte terrestre est l'«atmosphère» des ondes sismiques. Si, en pleine journée, le Soleil ne nous apparaît pas comme une tache lumineuse suspendue à la voûte céleste obscure, c'est parce que l'atmosphère diffuse les rayons du Soleil et les réémet dans toutes les directions. Un phénomène similaire a lieu pour les ondes sismiques à l'intérieur de la croûte terrestre, où des fissures et des couches géologiques de composition variée diffusent ces ondes. On vient de découvrir que les ondes tardives sont dues à des échos lointains ou à de multiples réverbérations. Une équipe internationale, à laquelle appartient Michel Campillo de l'Université Joseph Fourier, à Grenoble, a montré que, dans la région de Mexico, le nombre de diffusions est important ; autrement dit, la croûte ressemble plus à une brume épaisse qu'à un ciel dégagé.

Les secousses engendrées par les ondes diffusées dans la croûte terrestre se distinguent des «répétitions», tremblements de terre de faible magnitude qui suivent un séisme important. Les diffusions sont des «échos» des ondes sismiques produites à l'hypocentre. Par analogie avec la coda, le dernier mouvement d'une œuvre musicale, on nomme l'ensemble des ondes diffusées plusieurs fois, la «coda des sismogrammes».

La région de Mexico est propice à l'étude des tremblements de terre : il s'y déroule autant de séismes, de magnitude donnée, en l'espace de quelques mois,



LORS D'UN SÉISME, les ondes produites à l'hypocentre sont diffusées par des «accidents de terrain», tels des fissures ou des zones de composition chimique variée. Ces diffusions multiples sont des «échos» de l'onde originelle et renseignent les géophysiciens sur la magnitude du séisme.

qu'en plusieurs dizaines d'années dans les Alpes. Comme on ne dispose pas de moyen direct de dénombrer les diffusions, on utilise une méthode indirecte, fondée sur le principe de l'équipartition de l'énergie, selon lequel, au fil des diffusions, les ondes perdent les caractéristiques de l'onde originelle, de sorte que l'énergie totale se répartit également entre tous les types d'ondes existants.

Les ondes sismiques sont de trois types : les ondes de compression qui traversent la Terre en déclenchant des mouvements de la roche parallèles à la direction de propagation, les ondes de cisaillement qui provoquent des mouvements perpendiculaires à cette direction et les ondes de surface qui se déplacent dans la croûte parallèlement à la surface terrestre. Au sol, rien ne distingue les ondes de surface des deux autres types d'ondes, de sorte que l'on déduit des déplacements du sol mesurés par les sismographes seulement des énergies globales de compression et de cisaillement.

Au début des séismes, les ondes de compression prédominent, puis cèdent la place aux ondes de cisaillement. Après quelques dizaines de secondes, le rapport entre les énergies de compression et de cisaillement se stabilise et reste constant jusqu'à la fin du séisme, alors que, dans le même temps, ces énergies diminuent d'un facteur 10 000. Au cours du séisme, l'énergie totale se répartit à parts égales entre les ondes de cisaillement et les ondes de compression. C'est la signature d'un mécanisme de diffusion multiple : le nombre de diffusions est si important que les secousses ne portent plus la marque des ondes originelles.

On pense que la diffusion multiple des ondes sismiques n'est pas limitée à la région de Mexico, mais qu'elle concerne toute la croûte terrestre hormis, peut-être, quelques zones de faible activité sismique. Aujourd'hui, la force d'un séisme se mesure à l'amplitude des secousses initiales, mais ces secousses ne sont pas nécessairement représentatives des ondes produites à l'hypocentre : ces dernières rencontrent sur leur trajet des obstacles différents d'un séisme à l'autre. À l'inverse, la coda est la superposition d'une multitude d'ondes, qui se propagent dans toutes les directions et rencontrent tous les obstacles présents dans la croûte terrestre de façon aléatoire lors de différents séismes. On utilise les signaux qui lui sont propres pour définir un coefficient moyen de diffusion indépendant des particularités de chaque diffusion. On détermine ainsi de manière plus fiable la magnitude d'un séisme en étudiant la coda plutôt que les secousses initiales.

Insonorisation mentale

Malgré des mécanismes mentaux d'atténuation des sons parasites, nous ne sommes capables de distinguer que quatre flux sonores simultanés.

Vous êtes assis dans une cathédrale, où l'organiste joue une fugue à six voix de Bach... Votre voisin tousse ; des badauds visitent l'édifice pendant le concert : à vos tympans arrive une onde sonore complexe, formée de la superposition des variations de pression de l'air engendrées par l'orgue, la toux de votre voisin, les bruits de pas et les conversations parasites. Ces ondes sonores sont composées d'une multitude de fréquences que les cellules réceptrices de la cochlée traitent sans en spécifier l'origine. Pourtant, le système auditif les regroupe en «flux» et nous venons de démontrer que nous ne pouvons distinguer plus de quatre flux différents en même temps, et que notre attention focalisée sur un flux nous permet d'atténuer considérablement les autres.

Pendant le concert, deux fréquences similaires sont analysées par les mêmes cellules de la cochlée, alors que deux fréquences différentes sont traitées par des cellules éloignées, quelle que soit leur source. Si la toux de votre voisin contient des fréquences identiques à celles de l'orgue, elles sont analysées par les mêmes «canaux de traitement» périphériques. Le système auditif doit alors, avant toute chose, regrouper les fréquences qui appartiennent à une même source, et les séparer de celles qui appartiennent à des sources différentes. Cette étape précoce de traitement des sons conduit à la formation de représentations mentales cohérentes, nommées les «flux auditifs». Le thème de la fugue joué dans l'aigu, l'accompagnement joué au pédalier ou les pas dans l'allée forment trois flux distincts. Une fois cette étape réalisée, l'auditeur accède à l'évaluation des qualités des sons (le timbre ou la hauteur, par exemple) et des séquences (le rythme ou encore la mélodie).

Comment l'auditeur parvient-il à sélectionner une seule des six lignes mélodiques dans l'enchevêtrement des sons simultanés ? Lorsqu'un organiste joue une fugue à l'orgue, il ne lui est pas possible de jouer plus ou moins fort pour accentuer telle ou telle partie. Le cerveau humain le fait à sa place : il sélectionne et extrait une ligne mélodique de